

**Zeitschrift:** Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

**Herausgeber:** Alliance nationale de sociétés féminines suisses

**Band:** 25 (1937)

**Heft:** 507

**Artikel:** Esclavage de femmes

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-262758>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

ce sixième sens qu'ont toutes les femmes lorsqu'elles mettent en lumière à une plus ou moins grande échelle leur instinct maternel?

Le Camp national de Baldegg n'a pas failli à sa tâche; il a agrandi l'horizon de ses campées en leur donnant l'occasion de fraterniser, non seulement entre Romandes, Suisses alémaniques et Tessinoises, mais encore avec quelques éclaireuses d'Angleterre, du Suède, du Danemark, de France, de Pologne, de Belgique et d'Australie. Le pèlerin qui venait visiter le camp apercevait, du train déjà, une grande prairie, couverte de tentes, bordée de forêts au midi, au nord, parsemée de pomiers, de poiriers et doucement inclinée jusqu'au délicieux petit lac de Baldegg que ridait souvent une brise légère allant à se perdre dans les roseaux qui bordent ses rives. Baldegg! Ce fut un vrai voyage de découverte, car, à part les confitures de Lenzenburg, bon nombre de campées ignoraient le Seetal et ses richesses tant économiques que culturelles et historiques. Du 3 au 10 août, ce fut une activité intense pour se documenter et visiter les différents châteaux ou ruines qui donnèrent leur nom aux 12 « familles » du camp lequel comptait près de 400 participantes. Mme Weber (Berne), esquissa, lors d'un feu de camp, un aperçu clair et précis de l'histoire de cette vallée qui a gardé tout le charme de la vieille Suisse. Chaque « famille » s'était ingénierie, tant par la couleur de son foulard que par le « totem » qui la symbolisait, à rendre vivant le nom historique qui était le sien. Habsbourg montrait fièrement la tête couronnée de Rodolphe (une nuit, par un mystère inconcevable Rodolphe démenagea dans un autre camp, mais, après pourparlers diplomatiques, il revint vers son peuple); Wildegg avait orné son portique d'une magnifique cloche de vache dont le son argentin saluait les visiteurs de marque; Grunenberg possédait un imposant chevalier revêtu de son armure et chevauchant un fringant courrier, etc. Le « Tombeau de la mauvaise humeur » donnait le « la » de l'atmosphère du camp et le sourire de la Commissaire nationale en résumait la gaité.

Mentionnons encore la belle causerie de Mme Bridel, directrice de l'Ecole Vinet, à Lausanne, sur *Le Mouvement et l'Ecole* (le Dr. Gessler, de Bâle, traita le même sujet en suisse-allemand). Mme Bridel sut captiver l'intérêt des ses auditrices et ne leur cacha pas que, si les gens d'école ont souvent grande sympathie pour le scoutisme, il faut aussi que les Eclaireuses comprennent qu'elles ont les destinées du Mouvement entre leurs mains ; leurs leur discipline et leur loyauté lui aideront à conquérir une place toujours plus grande. Enfin le président de la Ligue pour la protection de la Nature, le Dr. Pfäehler, de Soleure, donna, dans les trois langues nationales un aperçu de l'activité bienfaisante de cette Ligue.

De bonne heure, chaque matin, les catholiques assistaient à la messe célébrée dans la « chapelle de la forêt » par l'aumônier du camp. Ensuite, le silence impressionnant du lever du drapeau (le drapeau suisse et le drapeau international des Eclaireuses faisaient ensemble l'ascension du mat) sous un ciel qui fut invariably bleu et ensoleillé. Le mot d'ordre de la journée qui suivait une courte méditation permettait aux chefs de camps d'avoir contact avec leurs « filles ». Puis elles avaient aux diverses besognes quotidiennes: ravitaillement, ordre, cuisine. Ensuite, elles participaient aux groupes de travail: observation de la nature, danses populaires, topographie, travaux manuels, etc. Tout cela leur donnait l'occasion d'approfondir leur métier de chef sous

la direction de cheftaines expérimentées. Ajoutez à cela de grandes excursions dans la Suisse primitive, des feux de camp où les campées purent montrer leurs talents dramatiques et leur esprit d'invention, et vous aurez une vision de ce qui furent ces 10 journées d'enchantement. Le dimanche 8 août vit accourir les parents et amis des campées; ils purent assister, le matin aux différentes cérémonies dans la forêt, l'après-midi aux démonstrations et aux jeux qui avaient été préparés en leur honneur.

Aussi, lorsque la Commissaire nationale clôtra le camp, put-elle dire à la fois sa satisfaction pour sa réussite, et, son espoir qu'il soit un levain puissant pour le développement futur du Mouvement: « Nous allons quitter ce beau camp dit-elle, cette vie dans la nature, entre nous, et rentrer dans nos familles, à l'école, au bureau, à l'atelier, reprendre la vie de tous les jours... la transition est parfois un peu difficile... Je vous propose de faire un effort spécial pour que la suite du Camp national soit une excellente reprise de la vie civile... Et puis, j'émeterai encore un vœu, c'est que beaucoup d'entre vous se préparent à devenir adjointes, puis cheftaines. Tant de nos petites sœurs voudraient entrer dans nos rangs, mais nous manquons de chefs... Etre cheftaine, cela suppose du travail, du dévouement, de la persévérance, certains sacrifices... mais beaucoup de joies aussi et cela vaut la peine de collaborer à préparer à la vie de tant de jeunes de notre patrie ». N'était-ce pas la conclusion logique de la devise du camp : « Un pour tous, tous pour un ». K. J.

## Esclavage de femmes

Nous empruntons à la revue mensuelle *La prophylaxie antivénérinaire* les deux lettres ci-après, adressées à notre amie, Mme Brunschwig, quand elle était encore sous-secrétaire d'Etat, par des pensionnaires des ignobles maisons dites « maison d'abatage ». On ne saurait trop faire entendre à des femmes le cri de désespoir de légion d'autres femmes, officiellement soumises au plus terrible des escravages:

Madame la Ministre, je viens au nom de plusieurs camarades vous signaler un cas qui ne peut durer, vous avez là de quoi avoir la connaissance de femmes qui appellent au secours. Nous travaillons en maisons d'abatage. On nous donne 2 fr. 50 ou 3 fr. par client. On nous impose 35 à 50 fr. de frais par jour pour notre nourriture, vous voyez donc ce qu'il nous faut faire de clients pour gagner quelque chose. Les jours de fêtes et les dimanches, il nous faut subir de soixante et quatre-vingt clients par jour. Quand on a fait cela quelques mois, on est malade, et on parle de protection de la femme !!

C'est honteux ces usines à plaisir, elles devraient être interdites par la loi. Elles sont la honte de Paris et elles entretiennent la débauche des hommes, qui y viennent en foute parce que c'est bon marché. Voilà une bonne œuvre à faire pour vous, qui vous occupe de ces choses.

L'autre lettre, en date du 26 juin, proteste contre le scandale des places de femmes, autorisées par la Préfecture de Police, et de leurs milliers de rabatteurs, hommes et femmes, qui s'attaquent à n'importe quelle jeune fille. Elle proteste contre l'ignoble exploitation par les frais, qui vont jusqu'à 55 et 60 fr. par jour, et elle ajoute:

On ferait bien de rechercher le compte en banque de ces Messieurs, réunis en une « Amicale ». Leur agent n'est pas parti à l'étranger mais il ont acheté des lingots d'or, et ils en parlent à haute voix dans certains cafés de la Place Blanche. Police corrompu par eux, médecins également, dissimulation à l'achat de maisons qui valent pour la plupart des millions, et qui, sur l'acte de vente, ne figurent que par un simple achat de matériel. Il serait humain qu'une femme intègre, imposée par une loi, contrôlée en permanence ce qui se passe dans ces maisons, le personnel y gagnerait et le fisc aussi.



## Les femmes et la Société des Nations

### Liste des femmes déléguées à la XVIII<sup>e</sup> Assemblée.

AUSTRALIE: Mrs. Muscio, présidente du Conseil National de la N. Galles du Sud, déléguée suppléante.

GDE-BRETAGNE: Miss Irène Ward, députée aux Communes, déléguée suppléante.

CHINE: Mme Hilda Yan, expert.

DANEMARQUE: Mme H. Forchammer, ancienne présidente du Conseil National des Femmes danoises, déléguée suppléante.

FINLANDE: Mme Mäkinen-Olliiden, secrétaire de la Commission gouvernementale des accidents, déléguée suppléante.

FRANCE: Mme Malaterre-Sellier, vice-présidente de l'Alliance Internationale pour le Suffrage, conseillère technique.

HONGRIE: Mme la comtesse Apponyi, déléguée.

LITHUANIE: Mme S. Cjurlionis, déléguée suppléante.

MEXIQUE: S. E. Mme Palma Guillén, ministre plénipotentiaire à Copenhague, déléguée.

NORVÈGE: Mme J. Reutz, lic. sc. éc., déléguée suppléante.

PAYS-BAS: Mme C. A. Khuver, directeur au Ministère des Affaires étrangères, déléguée sup.

POLOGNE: Mme Woytowicz-Grabinska, chef de division au Ministère de l'Assistance sociale, déléguée suppléante.

ROUMANIE: Mme Hélène Varesco, déléguée suppléante.

SUÈDE: Mme K. Hesselgren, sénateur, déléguée suppléante.

SUISSE: Mme S. Ferrière, membre du Comité International de la Croix-Rouge, expert.

TCHÉCOSLOVAQUIE: Mme H. Bernadova, secrétaire au Ministère des Affaires étrangères, expert.

U. R. R. S.: S. E. Mme A. Kollontay, ministre plénipotentiaire à Stockholm, déléguée suppléante.

Soit 17 femmes membres de délégations de 17 pays. Elles étaient, en 1936, 16 pour 15 pays. Relevons que si, cette année, deux pays, le Mexique et la Suisse, ont pour la première fois, délégué

## VARIÉTÉ

### Couffures

L'Exposition d'art italien organisée à Paris en 1935 exulta, on s'en souvient, une grande influence sur la mode féminine; pendant l'hiver suivant, on ne vit que robes amples tombant en plis harmonieux, larges manches froncées à l'épaule, encolures rondes. Les femmes blondes évoquaient la « Flore » du Titien; les femmes minces semblaient sorties d'un tableau de Botticelli; les semis de fleurs apparaissent, rappel de la « Primavera » du musée des Offices, et se prolongèrent jusque sur les petites vestes de toiles de cet été. Pour cet automne, on peut affirmer, sans se tromper, que les femmes porteront...

— Des fichus, des capuchons, nous le savons. Cet été déjà des bataillons de jolies filles ont passé dans nos villes, dans nos stations, se protégeant contre les ardeurs du soleil au moyen d'un fichu noué à la paysanne. Coiffure, qui, en dépit des apparences, n'est pas si facile à porter; elle encadre à merveille un visage de paysanne, souligne la finesse des traits de la Valaisanne, de l'Italienne, au visage cuit par le soleil, ridé, parcheminé; elle rajeunit les vieilles, elle ne sied pas toujours aux jeunes; elle demande une longue habileté pour être séyante. Il faut avoir toujours porté le fichu pour qu'il s'adapte parfaitement au type. Voyez les femmes de Russie. Leur fichu est le même depuis toujours, et le botchivisme n'y rien changé.

Mon propos n'est pas de vous annoncer la venue du fichu, mais bien la réapparition des tresses. Les tresses seront à la mode, cet hiver; celles qui n'ont pas sacrifié leurs cheveux vont triompher, les blondes surtout. Car il s'agit ici de blond vénitien. Il s'agit de l'influence que va exercer, qu'exerce déjà la magnifique exposition du Trintoret, ouverte à Venise jusqu'au mois de novembre et qui, durant tout l'été, a attiré des foules de visiteurs. Il s'agit de l'influence du

grand peintre sur la mode. Non pas sur les robes, car ses effigies féminines portent des robes mi-hébraïques, mi-XVI<sup>e</sup> siècle, dont il serait difficile de s'inspirer et qu'il serait encore plus difficile de porter.

Au plaisir Pesaro, on est frappé par les coiffures de femmes de Trintoret; toutes blondes, du vrai blond vénitien, tel quel n'a rien de commun avec ce que les coiffeurs baptisent de ce nom en teignant leurs clientes trop dociles, un blond qui tient à la fois des blés, de la lumière du couchant, un blond doré à reflets, quelque chose de lumineux et d'adorablement tendre. Qu'il s'agisse d'héroïnes bibliques, de la Vierge ou des saintes femmes ou d'héroïnes mythologiques, Trintoret a orné leur chef de tresses blondes enroulées au sommet de la tête, telle la nourrice qui se penche sur le Jean-Baptiste qui vient de naître, ou bien placées en diadème, ou bien entrelacées d'épis, de rubans, d'ornements divers ou enroulées de côté; des tresses surgissent de partout, s'entrelacent, se tordent comme un nœud de vêpres. Le plus bel exemple est donné par la fameuse « Susanna » du Musée de Vienne, qui a fait courir les fous à Paris, qui arrête longtemps les visiteurs du palais Pesaro tant est grande sa beauté, splendide la lumière qui irradie de ce corps gras et nacré.

Ces tresses lumineuses appartiennent aussi à l'adorable groupe de femmes assises à la table des « Noces de Cana », dont l'une — la coquine — a le nez rouge; elles ornent également les têtes des quatre spectatrices, chef-d'œuvre de grâce, qui regardent d'un air distrait la femme terrassée dans l'Invenzione della Croce».

Déjà, dans les calles vénitiennes, sur les ponts de marbre, trotinent, au bruit sec de leurs talons de bois, des Italiennes qui ont enroulé leurs tresses comme le faisait le Tintoret. Mais ces tresses sont noires. Qu'est devenu le blond vénitien, l'adorable blond vénitien, beau comme la lumière ?

S. BONARD.

## Séraphine

(Suite)

II

— Eh, bien, Mme Séraphine, que vous est-il arrivé? voilà huit jours au moins que je ne vous ai plus vu!

A cette question de Mme Le Barrier, la jeune fille répondit qu'elle avait été très occupée cette dernière semaine.

— La moisson cependant n'est pas encore commencée? demanda Mme Le Kret, en pesant soigneusement du sac.

Car c'était dans la chambre carrelée, cuisine et magasin dans la foie de Mme Le Kret, que cette rencontre avait lieu.

Mme Le Kret, proprette et même élégante dans son costume vannetais, qui n'était plus guère porté à Port-Navalo, était épicière, mais une épicière aux manières si distinguées et au langage si choisi que les étrangers séjournant au bourg, amusés et attriés par cette caractéristique petite vieille, constituaient bien davantage sa clientèle que les habitants du village. Ce matin-là, Mme Le Barrier avait encore entendu sans sourciller l'histoire du naufrage du *Jeune Henri*, le bateau du frère de Mme Le Kret, et celle des douze neveux que, « bien qu'étant demoiselle » elle avait élevés, mais heureuse d'une diversion, elle avait vite adressé la parole à Séraphine lorsque celle-ci était entrée.

— Non, la moisson n'est pas encore commencée

répondit Séraphine. On la fera tard cette année. — Nous ne la verrons pas, dit Mme Le Barrier. Puis, lisant une interrogation dans les yeux de la jeune fille, elle ajouta:

— Oui. Des amis nous engagent vivement à aller les rejoindre à Douarnenez pour passer là-bas avec eux la fin des vacances, et nous partirons à la fin de la semaine. Je suis bien aise de vous rencontrer, Mme Séraphine, continua Mme Le Barrier, en baissant la voix, car...

La porte s'ouvrit. C'était Alexandrine, la femme du patron Kerdeci, qui, sous couvert d'une emplette, venait annoncer à Mme Le Kret que les fiancailles de Louis-Marie et d'Augustine étaient célébrées. Au travers d'une fenêtre, Alexandrine avait entrevu une réunion nombreux et sa petite nièce lui avait dit: « Tante c'est le gala... »

Séraphine ne se joignit pas au concert d'exclamations qui éclata aussitôt. D'amères paroles de comparaison lui monterent aux lèvres. Augustine était son amie; toutes deux elles avaient suivi autrefois l'école des sœurs à Arzon, et plus tard leur intimité s'était maintenue, peut-être en raison de l'analogie de leur situation. Car il y avait longtemps que Louis-Marie et Augustine pensaient l'un à l'autre, et leur pauvreté avait été le seul obstacle qui avait retardé leur mariage. Mais Augustine avait trouvé un emploi à Lorient, avait pendant trois ans économisé ses gains pour son père, et maintenant... Ah! pour quoi, Séraphine ne pouvait-elle pas, elle aussi...

Après avoir paru, par politesse, s'intéresser à la nouvelle apportée par Alexandrine, Mme Le Barrier avait laissé les deux vieilles femmes à leur conversation, et s'était rapprochée de Séraphine.

— Je suis bien aise de vous rencontrer, reprit-elle à demi-voix, car je désirais vous parler. Ne connaîtrez-vous pas dans le bourg une jeune fille que je puisse emmener avec moi comme bonne d'enfants?

Séraphine ne répondit rien, et Mme Le Barrier continua:

— Je tiens beaucoup à une jeune fille honnête à laquelle je puisse confier mes enfants en sécurité. Vous me conviendrez tout à fait vous-même, mais comme je sais que vous ne pouvez pas quitter votre père, je vous demande seulement de me recommander quelqu'un...

— Partez-vous bientôt, Madame? interrompit Séraphine, en regardant Mme Le Barrier en face.

— Samedi prochain.

— Alors, Madame, si vous voulez bien de moi, je partagerai avec vous.

Séraphine parlait du ton calme et décidé qui lui était habituel. Et cependant Mme Le Barrier la regarda avec surprise.

— Vous! s'écria-t-elle. Mais je crois...

— J'ai changé d'avis, Madame.

— Mais votre père vous laissera-t-il...

— Il le faut bien, Madame.

— Alors, je vous engage, c'est entendu. Je suis très contente, je vous connais, vous êtes au courant de nos habitudes... Venez ce soir chez moi, et nous réglerons tout plus tranquillement qu'ici... Combien vous dois-je, Mme Le Kret?...

Séraphine murmura quelques mots de remerciements, et se glissa hors de la chambre. Son sort était fixé.

Elle s'efforçait d'être joyeuse, mais au fond d'elle-même, elle se sentait triste et mécontente. En vain, cherchait-elle à se persuader que ces

trois années de dur labeur et d'assujettissement lui valaient bien le droit de travailler maintenant pour elle seule, et un instant même la pensée lui vint de retourner en arrière, de rompre son engagement. Mais elle fut retenue par l'obstination orgueilleuse que si souvent l'on rencontrait chez les natures fortes et capables. Et puis, depuis la mort de sa mère, elle était trop accoutumée à être chez elle écoutée et obéie sans que ses avis et ses jugements fussent discutés, pour croire qu'elle pouvait se tromper. Ce qui était fait était bien fait.

Et résolument, elle reprit le chemin du bourg.

Le père Kerneur, bien qu'il ne le témoignât guère, aimait sa fille au fond, il désirait la voir heureuse et déplorait la rupture de ses fiancailles. Il ne s'opposa donc pas à sa décision, il parut même touché lorsqu'elle supplia de faciliter la tâche de Joséphine, et de ne pas se laisser entraîner à boire plus que de raison. Joséphine, elle, était désespérée. Mais Séraphine ne se laissa pas ébranler par les supplications de la fillette: moins que jamais, elle aurait consenti à revenir sur sa décision, maintenant qu'elle en avait fait part à d'autres.

Le temps passa vite, le samedi arriva. Joséphine, les yeux gonflés par les pleurs, Kerneur, plus ému qu'il ne voulait le paraître, escortèrent Séraphine jusqu'à la *calle* d'embarquement. Il était tard, on chargeait en hâte les derniers colis. Tandis que la sirène du *Goeland* déchirait l'air, Jean-Marie Kerneur tira sa fille à l'écart et lui dit à voix basse:

— Séraphine, j'ai fait un vœu. J'ai fait vœu de ne pas me griser une seule fois en ton absence. Je l'ai promis, Séraphine. Et je tiendrai ma parole.